

À lire le descriptif technique de l'oeuvre de Frédéric Gaillard, on en vient à se demander si on ne serait pas tombé sur un manuel d'utilisateur à destination d'ingénieurs en hydrologie. Il y est en effet question de cuves, de buses, d'extracteurs d'air, de zones de traitement, de bacs de décantation, de serpentins de refroidissement, j'en passe et des meilleures. D'ailleurs, la structure à laquelle il se réfère, qui, vue de loin, ne paie pas de mine, tend à ressembler à un dispositif expérimental, et l'on s'attend à voir surgir à tout moment une blouse blanche qui viendrait scrupuleusement noter les données ainsi recueillies. Cette construction tout droit sortie d'un musée des sciences a tout d'une serre, composée d'une charpente en acier inoxydable sertie de pans de verre. Pourtant, on chercherait en vain les plants que l'on y ferait pousser. Il y a certes de l'eau, d'abord sous forme de pluie sur une cuve gonflable. Mais l'eau en question semble infestée d'un produit inidentifiable: d'un vert phosphorescent, elle n'inspire en tout cas guère confiance. On pense à la kryptonite, cette particule chimique létale qui fout la scoumoune à Superman, ou encore aux déchets nucléaires russes partis dans la nature après l'effondrement de l'Empire Soviétique. Où s'agirait-il simplement d'un dispositif de film de science-fiction, une de ces séries B américaines dont le Luxembourg, grand producteur de petits films, a le secret ? Et si ce n'était, après tout, qu'un jeu de farces et attrapes? Pas de fumée sans feu, diront certains. Il se peut qu'ils aient raison, mais force est de constater qu'on serait bien fichu de savoir ce qui se trame dans la maison de verre de Frédéric Gaillard.

Boris Kremer, extrait du catalogue "My home is my castle",
Éditions Dexia Banque Internationale, Luxembourg, 2006.